



Éparses, les positions psychiques que chacun est susceptible de tenir au creux d'une seule, d'une simple expérience émotionnelle.

Je me souviens – c'était il y a longtemps – qu'un jour où je pleurais beaucoup, je rencontrai par hasard mon visage dans le miroir. Quelque chose alors se brisa, quelque chose apparut : mon existence devint éparse, clivée. Je découvris, à me voir pleurant, une perception nouvelle : cela partait sans

doute de moi-même et de mon chagrin du moment, mais cela ouvrait soudain une dimension bien plus large, impersonnelle et intéressante. Un ailleurs dans l'ici même. C'était devenu, en un seul instant et sans doute pour le reste de ma vie, la leçon d'un nouveau regard. Il était né de la mise à distance, fatale dans cette situation optique : me voyant pleurer, j'observai tout à coup, comme de l'extérieur, ce que l'émotion, chose tout intérieure, modifiait sur l'interface de mon visage (pas beau à voir, d'ailleurs : régressif, grimaçant, chiffonné). En conséquence de quoi mon chagrin se doubla d'une sorte de conscience refroidie sans être apaisée, tranchante, curieuse de plus de détails, déjà ironique : un acte de connaissance, en somme.

On oppose en général le contact et la distance. On a bien tort de le faire. Le contact et la distance s'impliquent mutuellement : au plan temporel (car ils s'engendrent mutuellement) comme au

plan spatial (car ils ne cessent d'aller et venir dans l'épars l'un vers l'autre et finissent par s'enchevêtrer, par s'embrasser réciproquement). Dans la minuscule expérience que je relate, j'avais certes créé une certaine distance : vis-à-vis de moi-même par le biais de mon reflet dans le miroir, vis-à-vis de ma tristesse par le biais de ma situation d'observateur. Cependant je n'avais perdu le contact ni avec moi-même, ni avec cette tristesse qui n'avait évidemment pas disparu comme cela, de but en blanc. Je crois même pouvoir dire que j'ai su un peu mieux, par cette mise en perspective imprévue, où se trouvaient les limites de ce « moi » enfermé dans sa tristesse, où se trouvaient donc les issues possibles, les façons de transgresser de telles limites. J'ai dû, à ce moment, imaginer quel mouvement était possible pour ouvrir une telle tristesse et franchir les limites de ma propre clôture émotionnelle.

Il y a toujours un médium entre le contact et la distance : une vitre, une membrane, un diaphane, de l'air, de l'eau. Il y avait juste, ce jour-là, entre mon œil et mon image dans le miroir, un peu d'air, quelques larmes et le tain de la glace (avec l'épaisseur de celle-ci). Me voir pleurer, c'était d'abord instaurer le règne du médium sur le visible lui-même : le résultat en fut une certaine opacité. Les larmes me montant aux yeux, mon *voir* était floué, sinon contredit, par mon *pleurer*. Et, en effet, je me voyais flou. Mais bientôt cette situation étrangement se renversa : quelque chose comme une nouvelle lucidité allait bientôt prendre le relais. Mes yeux avaient dû « faire le point » et cela, probablement, au moment même où la surprise – désagréable – de m'apercevoir en train de pleurer se modifiait, se concentrait sur un nouveau geste, celui d'observer, d'interroger du regard, donc de connaître ou, tout au

moins, d'« essayer voir ». Finalement les larmes avaient éclairci mon regard.

Y aurait-il une relation entre *se lamenter* et *se regarder* ? Si ce rapport existe bien, alors *se lamenter* pourrait être, dans certaines conditions ou sous certaines mises en perspective, autre chose qu'un simple *pathos* subi : un geste actif de connaissance, une tentative pour soulever la douleur qui vous accable. Symétriquement, *se regarder* devrait être pensé comme un mouvement d'affect et pas seulement de connaissance visuelle. Sans doute cette relation a-t-elle quelque chose de tragique, notamment si l'on pense au vers fameux d'Eschyle, dans *l'Agamemnon*, par lequel sagesse et connaissance étaient censées avoir été offertes aux mortels à travers un *pathei mathos*, c'est-à-dire un « savoir par l'épreuve », une science de – ou dans – la douleur. Il est frappant que Gershom Scholem, vers 1917 (il avait à peine vingt ans), ait voulu parler de la *kinah*, la lamentation

juive, en termes de « tragédie » et de « poésie », mais aussi d'affect et d'enseignement tout à la fois : « Être signifie être source de lamentation. [...] L'enseignement et la lamentation étaient frère et sœur chez ce peuple [juif], et chez lui il pouvait arriver que l'enseignement se lamentait et que la lamentation enseignait¹. »

Martin Buber, qui avait commencé dès 1903 de collecter les récits de la tradition hassidique, évoqua dans son grand recueil, publié quelques décennies plus tard, la figure presque ultime – « comme l'acte final d'un drame », écrivait-il – du rabbi Menahem Mendel de Kotzk, mort en 1859. C'était un sage qui se lamentait sur le monde et, par conséquent, ne décolérait jamais. Un « esprit de rébellion » qui, « hirsute, débraillé, le visage horrifiant », criait sur ses propres disciples « des mots hachés, précipités, tumultueux » ; et « devant sa violence tous s'enfu[yaient] en grande hâte, de tous côtés² »... Mais, revenu à

sa solitude, il se lamentait beaucoup. Chaque soir il écrivait une page dont nul ne saura jamais rien puisque le matin suivant, il la déchirait ou la brûlait, et ainsi de suite. Je préfère quant à moi cette version du récit dont je ne sais plus si je l'ai lue quelque part ou si je l'ai inventée : chaque soir il écrivait une page et, le matin suivant, il la prenait dans ses mains, l'approchait de son visage et relisait, tout simplement. Mais à se relire il pleurait tant que ses larmes effaçaient chaque phrase, chaque mot, chaque lettre de son texte. Et ainsi de suite, chaque jour de sa vie.

Comme si le temps tout entier prenait corps de ce rythme vespéral et matinal : espérant, désespéré, toujours recommencé. Ce rythme induit par la rencontre, sur un morceau de papier (médium, surface), d'un peu d'encre (mots, inscriptions) et de quelques larmes (eau, émotions).

1. G. Scholem, *Sur Jonas, la lamentation et le judaïsme* (1917-1919), trad. M. de Launay, Paris, Hermann, 2011, p. 61 et 64.

2. M. Buber, *Les Récits hassidiques* (1947), trad. A. Guerne, Paris, Plon, 1963 (rééd. Monaco, Éditions du Rocher, 1978 [éd. 1996, coll. « Points »]), I, p. 75-76 (cf. également II, p. 251-276). C. Chalier, *Le Rabbi de Kotzk (1787-1859). Un hassidisme tragique*, Paris-Orbey, Arfuyen, 2018.